Théâtre 11 317

LA VEUVE DU MALABAR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. SAINT-AMAND,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 19 AOUT 1822, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE.

PRIX 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
EDITEUR DU THEATRE DE M. SCRIBE,
COUR DES FONTAINES, PASSAGE D'HENRI IV,
N°s. 7, 10 ET 12.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPRÉ, négociant, établi au Malabar....................	M. ROUSSEL.
Mme DUPRÉ, sa femme........	Mme KUNTZ.
SURVILLE, jeune Français attaché à la compagnie des Indes.......	M. ALFRED.
ZÉILA, jeune veuve Indiennne...	Mlle MINETTE.
ALI-BRULL-PHA-GOS, -courtier de commerce..................	M. BERNARD-LÉON

La scène est dans une ville, sur la côte du Malabar.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA VEUVE
DU MALABAR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de Dupré ; on voit çà et là quelques ballots de marchandises. A droite, un cabinet qui conduit au magasin. A gauche, d'autres appartemens ; au fond des croisées qui donnent sur la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, *parlant au fond à la cantonnade, sur le devant de de la scène*, UNE FEMME *tenant une lettre à la main.*

DUPRÉ.

Serrez ces ballots de marchandises, et prenez garde de rien gâter... Ces domestiques indiens sont d'une maladresse !... En France, quelle différence ! Je me rappèle que quand j'étais laquais j'avais toujours plus d'esprit que mes maîtres.

LA FEMME, *s'avançant.*

Monsieur...

DUPRÉ

C'est juste ; on m'avait dit que quelqu'un m'attendait dans mes magasins... (*D'un ton imposant.*) Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME.

De la part de myladi, ma maîtresse.

DUPRÉ, *prenant la lettre.*

Voilà une soubrette qui á une fort jolie tournure... une

charmante petite femme ! (*La regardant.*) Ah ! mon dieu ! quel souvenir !...

LA FEMME.

Quel son de voix !

DUPRÉ.

A la sueur froide qui me saisit...

LA FEMME.

A la terreur que j'éprouve...

DUPRÉ.

Je ne peux pas m'abuser...

LA FEMME.

Je ne me trompe pas... c'est le fripon de Dupré.

DUPRÉ.

C'est ma femme !

LA FEMME.

C'est mon mari !... Comment après cinq ans d'absence, je te revois enfin !

DUPRÉ.

Comment, malgré l'océan qui nous séparait, je te retrouve encore !

Mme DUPRÉ.

C'en est fait, je crois à la sympathie.

DUPRÉ.

Et moi à la fatalité. (*Montrant sa femme.*) Je la laisse en Europe et m'embarque pour les Indes... seul moyen, avec elle, pour faire bon ménage... Eh bien, il faut que le hasard, plus puissant que nos cœurs, nous réunisse. Où?... Au Malabar ! Un pays qui, jusqu'à présent, m'avait porté bonheur ! C'était bien la peine de faire le voyage !

Mme DUPRÉ.

Plains-toi donc ?

AIR : *A soixante ans.*

J'ai, comme toi, vu le cap des Tempêtes ;
J'ai, comme toi, passé sous l'équateur ;
Des ouragans qui grondaient sur nos têtes,
Ainsi que toi, j'ai bravé la fureur !
Mais toi, du moins, dans le fond de ton âme,
Un tendre espoir te suivait jusqu'ici...
Car ce voyage... hélas, que je maudi,
Tu le faisais pour éviter ta femme,
Et je l'ai fait pour trouver mon mari.

Et quel mari? Un mauvais sujet, un brutal, un jaloux, un dissipateur, un...

DUPRÉ, *la regardant avec tendresse*.

Cette chère Angélique!... Elle n'est point changée. Eh bien donc, ma douce compagne, puisque les vents contraires vous ramènent près de moi, donnez-moi des nouvelles de mon ménage d'outre-mer? Voyons... qu'as-tu fait pendant les cinq ans de mon absence?

Mme DUPRÉ.

Ce que j'ai fait? J'en ai profité pour être heureuse.

DUPRÉ.

Et moi, pour faire fortune.

Mme DUPRÉ.

Comment! il serait possible! Ce riche négociant, chez lequel je venais......

DUPRÉ.

C'est moi-même... et tout ce que tu vois, m'appartient. Cette maison...

Mme DUPRÉ, *avec tendresse.*

Dupré!

DUPRÉ.

Ces esclaves, ces marchandises...

Mme DUPRÉ, *de même.*

Mon cher Dupré!...

DUPRÉ.

Et dans ma caisse, cinquante mille piastres,

Mme DUPRÉ, *de même.*

Mon ami! et j'osais t'accuser... soupçonner ta conduite...

DUPRÉ.

Tu me pardonnes donc mon départ?

Mme DUPRÉ.

T'en ai-je jamais gardé rancune.

DUPRÉ.

Vaudeville de la Somnambule.

Après cinq ans de discorde et d'absence,
Ah! qu'il est doux de se revoir!

Mme DUPRÉ.

Ainsi que toi, mon bon ami, je pense.

DUPRÉ, *la regardant avec surprise.*

Fortune, quel est ton pouvoir,
Tu fais, rien qu'en daignant paraître,
Ce que l'amour n'a pu faire jadis!
Pour la première fois, peut-être,
Ma femme et moi sommes du même avis.

Mme DUPRÉ, *de même.*

Mon ami!...

DUPRÉ.

Mon Angélique! (*Ils s'embrassent.*) Quel bonheur de se retrouver.

Mme DUPRÉ.

De s'aimer plus que jamais.

DUPRÉ.

De ne plus parler du passé.

Mme DUPRÉ.

Ou plutôt de le faire oublier par les soins, les égards, les prévenances... Tu dis donc, mon ami, que tu as gagné cinquante mille piastres?

DUPRÉ.

Oui, ma femme.

Mme DUPRÉ.

Et que cette maison, ces esclaves, ces marchandises nous appartiennent.

DUPRÉ.

Oui, madame Dupré. De plus, je jouis d'une certaine considération dans le pays; d'abord je m'y suis fait naturaliser, ce qui augmente encore la confiance; et à la première occasion favorable, je me retire des affaires, je réalise mes fonds et vais m'établir en France, où je n'aurais plus rien à faire qu'à vivre en honnête homme.

Mme DUPRÉ.

Et moi, en grande dame! Quel bonheur! Je vais le dire

à lady Anthony, ma maîtresse, avec qui j'étais venue en ce pays.

DUPRÉ.

C'est inutile .. Je sors... et je me chargerai de ta commission... Si on venait me demander, je reviendrai dans une heure.

Mme DUPRÉ.

Tu me quittes déjà!

DUPRÉ.

Il le faut pour une affaire importante qui regarde un de mes compatriotes, M. de Surville, un jeune Français très-riche.

Mme DUPRÉ.

Et quelle est cettte affaire?

DUPRÉ.

Oh! ce n'est pas une affaire de commerce, proprement dite... parce qu'il s'agit, vois-tu bien... Mais dans ce moment, je ne peux pas t'en dire davantage.

Mme DUPRÉ.

Et pour quelle raison?

DUPRÉ.

Parce que c'est un secret.

Mme DUPRÉ.

Vous en avez donc pour moi?

DUPRÉ.

Sans contredit.

Mme DUPRÉ.

Après l'amour que j'ai pour vous!

DUPRÉ.

Entendons-nous. Je suis sûr de ton amour, mais non pas de ta discrétion.

Mme DUPRÉ.

Tu auras beau faire! cependant il faudra bien que je sache.

DUPRÉ.

Tu ne le sauras pas.

Mme DUPRÉ.

Je le saurai.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons.

Mme DUPRÉ.

Ah! tu espères me cacher ta conduite, mais j'y mettrai bon ordre.

DUPRÉ.

Ah! tu crois que je me laisserai mener!

Mme DUPRÉ.

Et moi, que je me laisserai tyranniser!... Non... j'ai été trop douce jusqu'à présent; mais je veux être maîtresse chez moi. Je veux être obéie; et si tu ne me dis à l'instant...

DUPRÉ.

Là!... Voilà nos querelles Européennes qui recommencent.

Cœur infidèle, cœur volage. (Fragment d'un duo de Blaise et Babet.)

Mme DUPRÉ.

Ensemble.

Crois-moi, redoute ma colère ;
Oui, tu prétends en vain le faire,
Je montrerai du caractère ;
Oui, redoute ici ma colère.

DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère,
Commence d'abord par te taire ;
Je montrerai du caractère :
Oui, redoute ici ma colère.

Mme DUPRÉ.

Dieux, pourquoi donc suis-je venue!

DUPRÉ.

Plus que toi je suis mécontent!

Mme DUPRÉ.

Je ne puis supporter ta vue...

DUPRÉ.

Tu peux t'embarquer à l'instant.

Ensemble.

Oui, redoute ici ma colère!

(*à part*)
Dieu ! quel aimable caractère,
Sur l'un et sur l'autre hémisphère,
Toujours le même caractère :

(*haut*)

Oui, redoute ici ma colère.

Dupré prend son chapeau et sort.

SCÈNE II.

Mme DUPRÉ, *seule.*

Les maris sont partout les mêmes. Le pays n'y fait rien... En France, en Angleterre, ainsi qu'au Malabar, ce sont toujours des... des maris, et puisque me voilà de nouveau enchaînée auprès du mien, puisqu'il faut absolument que je fasse bon ménage, je n'ai plus qu'un moyen pour vivre avec lui, c'est de le faire mourir de chagrin. Hein! qui vient là ?.. Quelle est cette grotesque figure ? C'est, sans, doute, quelque marabou du pays.

SCENE III.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Le seigneur Dupré est-il chez lui?

Mme DUPRÉ.

Non, Monsieur, il vient de sortir.

BRULL-PHA-GOS.

Ah ! ah! moi qui venais lui parler pour affaire importante. (*regardant madame Dupré.*) Serait-ce là une de ses esclaves ?

Mme DUPRÉ.

C'est tout comme ; je suis sa femme.

BRULL-PHA-GOS.

Eh! mais, je ne le croyais pas marié.

Mme DUPRÉ.

Plût au ciel!... Je suis venue le retrouver.

BRULL-PHA-GOS, *la regardant.*

Ah! ah! vous êtes sa femme; et vous habitez désormais ce pays: c'est fort heureux... pour nous.

Mme DUPRÉ, *sechement.*

Et pourquoi?

BRULL-PHA-GOS.

Pourquoi? Parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.... non pas que je le desire, ce cher Dupré, mais enfin, j'espère, en cas d'évènement, que vous vous adresserez à moi.

Mme DUPRÉ.

Qui êtes-vous donc?

BRULL-PHA-GOS.

Ah, Brull-Pha-Gos, courtier de commerce, commis feûtier, employé aux buchers du Malabar.

Mme DUPRÉ.

Quelle est cette place-là?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est une, fort bonne dans ce pays, quand on a une certaine clientelle, et je puis me flatter d'être un des plus occupés. A propos de cela, oserais-je vous offrir des billets pour la cérémonie d'aujourd'hui? Elle sera superbe!... Il y aura longtemps, je m'en vante, qu'on n'aura vu un spectacle aussi magnifique.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce donc?

BRULL-PHA-GOS.

Comment! vous n'en avez pas entendu parler?

Mme DUPRÉ.

Eh! mon dieu non; j'arrive.

BRULL-PHA-GOS.

Vous ne pouviez pas mieux tomber: c'est la veuve du vieil Amrou, la jeune Zéïla, qui doit se brûler.

Mme DUPRÉ.

Comment, se brûler! et pour quelle raison?

BRULL-PHA-GOS.

Je vous l'ai dit: parce que son mari est mort.

Mme DUPRÉ.

Elle l'aimait donc bien!

BRULL-PHA-GOS.

Elle ne pouvait pas le souffrir ; mais c'est égal ! c'est l'usage du pays... Dès qu'un homme marié vient à mourir, il n'y a pas de milieu, il faut que sa femme soit brûlée vive!

Mme DUPRÉ.

Mais voilà une coutume qui n'a pas le sens commun!

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non, mais elle est très-productive, pour nous autres courtiers. Ecoutez-donc, il faut que tout le monde vive... Aujourd'hui, par exemple, c'est une fort belle affaire... Ce n'est pas que nous n'ayons des frais... Douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloës... Ce qui est énorme.

Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quelquefois pourtant, j'en convien,
La famille nous en tient compte ;
Aussi mes affaires vont bien,
Et ma fortune sera prompte.

Mme DUPRÉ, *à part.*

Je n'en reviens pas, c'est affreux!
(*à Brull-Pha-Gos*)
Au moins, dites-moi, je vous prie,
Peut-on se faire, dans ces lieux,
Assurer contre l'incendie.

BRULL-PHA-GOS.

Il n'y a pas encore de compagnie d'assurance.

Mme DUPRÉ.

Mais, Monsieur, lorsque les gens ne sont pas du pays, leurs femmes sont-elles obligées ?..

BRULL-PHA-GOS.

Non, certainement. A moins que les maris ne se soient fait naturaliser, auquel cas, il est juste qu'ils jouissent des prérogatives et des avantages...

Mme DUPRÉ.

Ah! mon dieu!

BRULL-PHA-GOS.

Qu'avez-vous donc?

Mme DUPRÉ.

Rien... Vous appelez cela un avantage?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est un réel.

AIR *du Ménage de garçon.*

Chez nous, souvent glacé par l'âge,
Maint vieil époux a le malheur
De ne trouver dans son ménage
Qu'indifférence et que froideur!
Mais un espoir calme son âme
Et, tôt ou tard, chaque mari
Est toujours certain que sa femme
Finira par brûler pour lui.

Allons, je reviendrai voir ce cher Dupré... Ah! il est marié... (*A part, en sortant.*) Encore une pratique de plus... (*Il sort.*)

SCENE IV.

Mme DUPRÉ, *seule.*

Voilà un abominable homme, et si jamais il remet les pieds chez moi... Mais en effet, je crois me rappeler maintenant, que j'ai entendu dire autrefois qu'au Malabar... On n'a jamais vu une coutume pareille. C'est un pays où l'on ne peut pas vivre... Comment, si mon brutal de mari venait à mourir, je serai obligée... Cette idée-là serait capable de vous dégoûter du veuvage.

SCÈNE V.

Mme DUPRÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ *entre précipitamment et jette son chapeau sur la table.*

Ouf! ce n'est pas sans peine; mais enfin.. (*Apercevant madame Dupré.*) Ah! te voilà encore là.

Mme DUPRÉ.

Pendant ton absence, il est venu une visite (*Se reprenant.*) Ah! mon dieu, comme tu as chaud... S'il est possible de courir ainsi . . . Voilà comme on attrappe une maladie.

DUPRÉ.

Tais-toi donc... J'ai bien d'autres choses qui m'occupent.

Mme DUPRÉ.

C'est pour cela, que ce soin là doit me regarder. (*Lui essuyant le front avec son mouchoir.*) Vrai, mon ami, tu devrais changer . . .

DUPRÉ.

Je te répète que je n'ai pas le temps.

Mme DUPRÉ.

Je t'en supplie. . . Si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi... Il n'y a rien de plus dangereux.

DUPRÉ.

Eh mais, je n'en reviens pas! Comme te voilà radoucie! Quels égards... quelles attentions.

Mme DUPRÉ.

C'est que depuis un instant, j'ai fait des réflexions. . . J'ai eu ce matin un mouvement de vivacité que je me suis bien reproché : cette scène m'a fait un mal...

DUPRÉ.

Et à moi donc! elle m'a tourné le sang.

Mme DUPRE, *vivement.*

Il serait possible!. . . Je ne t'en ferai plus, mon ami, je te le promets.

DUPRÉ.

Allons, ma femme vaut mieux que je ne croyais; et je commence à penser que son caractère... C'est bien, ma chère amie; mais laisse-moi, j'ai des affaires à terminer.

Mme DUPRÉ.

Toujours des affaires! Tu travailles trop, tu te fatigues... Tu ne te soignes pas assez!

DUPRÉ.

Encore!... Ah çà, je t'en prie, modère ton affection et rentre dans ton appartement.

Mme DUPRÉ.

AIR : *Berce, berce, bonne grand-mère.*

Veille, veille, ô Dieu tutélaire!
Sur des jours aussi précieux?
(*à son mari*)
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

T'en iras-tu ?

Mme DUPRÉ, *revenant.*

Surtout pas d'imprudence!
Tu m'entends bien ?...

DUPRÉ.

Tu veux donc, je le voi,
Me faire ici mourir d'impatience ?

Mme DUPRÉ, *s'éloignant vivement.*

Non, ce seul mot me fait mourir d'effroi.

Ensemble.

Veille, veille, ô Dieu tutélaire!
Sur des jours aussi précieux;
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

Enfin, tu partiras j'espère,
Tous mes instans sont précieux.
Ah! d'une tendresse aussi chère,
Combien les liens sont ennuyeux.

Madame Dupré sort.

SCÈNE VI.

DUPRÉ, *seul.*

Les femmes sont extrêmes en tout... si la mienne se met une fois à m'adorer, il n'y aura pas moyen d'y enir, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude. Enfin elle est partie..... Ouvrons à M. de Surville. Je ne sais à quoi je m'expose en secondant ses projets, en lui indiquant ce passage souterrain qui donne dans les caveaux du temple ; mais je ne pouvais pas faire autrement...un Français.. un compatriote.. d'un autre côté, cette pauvre Zéila...la pitié..l'humanité.. et les vingt mille piastres qu'on m'a promises..le moyen de

résister à des motifs aussi prépondérants. (*Pendant ce temps, il cherche parmi un trousseau de clefs, et va ouvrir une petite porte secrète qui est à gauche.*) Entrez, et ne craignez rien, vous êtes en sûreté.

SCENE VII.

DUPRÉ, SURVILLE, ZEILA.

AIR *de Rossini.*

ZÉILA.

A travers ces voûtes souterraines,
Répondez, où me conduisez-vous ?

SURVILLE.

C'est l'amour qui vient briser tes chaînes,
Zeïla, calme enfin ton effroi.

ZEÏLA.

Ah! grand Dieu ! c'est Henri que je voi.

SURVILLE.

Oui, vous êtes chez moi.

ZEÏLA.

Vous revoir avant ma dernière heure,
De mes vœux c'était le plus doux ;
Au tombeau de l'époux que je pleure,
Je priais et je pensais à vous.

Ensemble.

De frayeur mon cœur palpite et tremble ;
De Brama redoutez le courroux;
Au tombeau je dois suivre un époux :
De grâce éloignez vous.

SURVILLE.

C'est l'amour qui tous deux nous rassemble,
De Brama je crains peu le courroux,
Car je suis votre amant, votre époux;
Oui, je suis votre époux.

DUPRÉ.

Oui, Madame, Monsieur vous aime, vous épouse et vous emmène.

ZEILA.

Hélas ! que je le voudrais, mais un autre sort m'attend ; mes amis, mes parens le disent tous.

DUPRÉ.

Je crois bien, si vous consultez vos héritiers.

ZEILA.

Non, ils prétendent que Brama me punirait si je désobéissais à mon époux.

AIR *du vaudeville de l'Homme vert.*

En mourant, son ordre suprême
Veut que je partage son sort;
Car nos maris ont pour systéme
Qu'on soit fidelle après leur mort.

DUPRÉ.

Après leur mort, être fidelle,
Chez nous, l'époux moins exigeant,
Est trop heureux lorsque sa belle
Veut bien l'être de son vivant.

ZEILA.

Sans compter qu'on est très-méchant dans cette ville. Si je ne meurs pas, toutes les dames de ma connaissance vont dire du mal de moi, et me voilà deshonorée dans le pays.

DUPRÉ.

Quoi! c'est là le vrai motif?

ZEILA.

Oui, monsieur, il n'y en a pas d'autre; sans cela, je n'ai pas plus envie que vous d'être brûlée.

TRIO.

AIR : *Dire à moi sans mystère.* (d'Elisca.)

SURVILLE.

Quoi, l'honneur vous invite
A mourir pour votre époux?

ZEÏLA.

Oui, oui.

DUPRÉ.

Ce mari qui vous quitte,
Là, franchement, l'aimiez-vous?

ZEÏLA.

Non, non. Mais c'est là qu'est le mérite
A ce que l'on dit chez nous.

SURVILLE.

Dieu, quelle erreur profonde,
Pour ne plus être avec lui.

DUPRÉ et SURVILLE.

S'il est en l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

Ensemble.

ZEÏLA.

Je vais en l'autre monde
En regrettant celui-ci.

SURVILLE et DUPRÉ.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

DUPRÉ.

Oui, calmez votre peur,
Vous voulez, à ce qu'il me semble,
Mourir par point d'honneur,
Eh bien! si j'accordais ensemble
Et votre amour...

ZEÏLA.

Et mon amour.

DUPRE.

Et votre honneur...

ZEÏLA.

Et mon honneur.

DUPRE.

Tous deux ensemble.

ZEÏLA.

Tous deux ensemble.
L'existence alors, je le croi,
Aurait trop de charmes pour moi.

DUPRE.

Sur moi que l'on se fonde,
Et j'espère qu'aujourd'hui,
Morte pour tout le monde,
Vous ne vivrez que pour lui.

ZEÏLA et SURVILLE.

Par quel moyen?

DUPRE.

Je ne dis rien.
Promettez-moi...

ZEÏLA.

Oui, sur ma foi.

DUPRÉ.

D'être tranquille
En cet asile,
Et de nos soins, je le promets,
Bientôt vous verrez les effets.

Ensemble.

ZEÏLA.

Oui, de vos soins, je le promets
Je vais attendre les effets.

SURVILLE.

Oui, de ses soins, de ses bienfaits,
Daignez attendre les effets.

Ensemble.

ZEÏLA.

A vous je me confie,
Et je renonce à mourir,
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir.

SURVILLE ET DUPRÉ.

C'était une folie
De vouloir ainsi mourir,
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir.

Dupré conduit Zéila dans la chambre à droite.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, excepté ZEILA

SURVILLE, *suivant des yeux Zéila qui entre dans la chambre.*
Pauvre femme! quelle horrible coutume! (*A Dupré*) Mais, dis-moi, comment espères-tu la sauver, et quel est ton moyen?

DUPRÉ.

Le moyen le plus simple, et qui plus d'une fois sans doute a déjà dû être employé; apprenez donc, monsieur, que toutes celles qui montent sur le bûcher n'en meurent pas! J'ai connu, sur la côte de Coromandel, une brave femme qui avait déjà été brûlée en premières et en secondes noces, et qui convolait en troisièmes.

SURVILLE.

Il serait possible!

DUPRÉ.

Vous sentez bien que cela n'est pas naturel, et qu'il y a là-dessous quelque tour de gibecière ou d'escamotage, eh bien, monsieur, partout où il y a des escamoteurs, il faut des compères et des dupes. Les dupes seront : les spectateurs, qui sont déjà placés et qui attendent la cérémonie, le compère ce sera vous, si vous voulez bien le permettre.

SURVILLE.

Moi! et que pourrais-je faire?

DUPRÉ.

Aller trouver un certain Ali-Brull-Pha-Gos, une espèce de courtier, qui est chargé des détails de la cérémonie, de l'ordonnance du bûcher, et surtout du soin de conduire la veuve, dont les traits sont presque toujours cachés par un grand voile; notez bien cette dernière circonstance : comme l'individu auquel je vous adresse est un coquin, et que je le connais, c'est un de mes amis, vous pouvez hardiment aborder la question. Offrez-lui jusqu'à la concurrence de trente à quarante mille piastres, vous pouvez marchander, mais c'est un prix fait, vous ne l'aurez pas à moins; et, moyennant cette somme, il se chargera du reste.

SURVILLE.

Comment, Zéila...

DUPRÉ.

Sera brûlée par procuration; c'est à lui de trouver quelqu'un, de découvrir un remplaçant.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

On fournit tout, et de ce sacrifice
C'est à lui seul alors de se mêler.

SURVILLE.

Y penses-tu ? comment veux-tu qu'il puisse
Trouver des gens qui se laissent brûler.

DUPRE.

Pourquoi donc pas ? en ces lieux comme en France,
On trouve tout, et pour de l'or, morbleu,
Combien de gens de notre connaissance
Qui se mettraient au feu.

Pendant ce temps, nous nous embarquons, vous et votre veuve; moi, ma femme, mes richesses et le peu de marchandises qui me restent.

SURVILLE.

Comment, tu veux aussi...

DUPRÉ.

Je n'irai pas rester dans le pays après notre expédition ; depuis longtemps je veux retourner en France, et je ne puis trouver une plus belle occasion.

SURVILLE.

Oui ; mais songe donc que de te voir partir ainsi avec armes et bagages, cela peut exciter des soupçons.

DUPRÉ.

Vous avez raison, il faudrait d'ailleurs trouver un moyen pour fermer ma maison, renvoyer mes domestiques, et procéder tranquillement au déménagement.. J'ai une idée.. Silence... c'est ma femme, il faut qu'elle ne sache rien ; faites seulement semblant de me chercher dispute.

SURVILLE.

Pour quelle raison ?

DUPRE, *bas*.

Je vous le dirai. (*Haut.*) Monsieur! vous prenez chez moi un singulier ton. (*bas*) Allons...

SCENE IX.

Les Précédens, Mme DUPRÉ.

SURVILLE.

Monsieur... je trouve le vôtre encore plus singulier.

Mme DUPRÉ.

Eh ! mon dieu, qu'y a-t-il donc ?

DUPRÉ, *très-haut.*

C'est-à-dire, monsieur, que vous me prenez pour un sot? (*bas*) Dites qu'oui.

SURVILLE, *très-haut.*

Monsieur... je vous prends pour ce que vous êtes.

DUPRÉ.

Cela me suffit, monsieur... vous m'insultez... et si vous m'avez compris...

SURVILLE.

Pas encore, monsieur, et c'est moi qui vous demande une explication.

DUPRÉ.

Je ne demande pas mieux. (*bas*) Descendez avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire.

Mme DUPRÉ.

Ah ! mon dieu ! ils se parlent bas . . .

DUPRÉ, *bas*.

Je reste ici avec un esclave qui m'est dévoué ; et, grâces à la ruse que je médite, nous serons depuis longtemps en mer, qu'on ne se sera pas aperçu de ma disparition.

SURVILLE.

Cela suffit. . sortons.

DUPRÉ.

Oui, sortons.

Mme DUPRÉ.

Mais, mon ami. . . où vas-tu? . . . et songe donc. . . s'il t'arrivait malheur. . .

DUPRÉ.

Cela ne te regarde pas.

Il sort avec Surville.

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ, *seule*.

Comment ! cela ne me regarde pas ?. . . en France, à la bonne heure. . . mais dans ce vilain pays. . . avec leurs maudites coutumes. . . on est bien obligée malgré soi de se mêler des affaires du ménage. . . Mais je ne reconnais plus mon mari, lui qui était si poltron, et si maladroit. . . il ne sait pas qu'il défend ses jours et les miens ; et il est capable de se laisser tuer comme un simple célibataire. . Hein ! qui vient là ?. . sont-ce des nouvelles que l'on m'apporte ?

SCENE XI.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Par exemple ! voilà un événement ! je ne m'y serais jamais attendu.

Mme DUPRÉ.

Il est arrivé un malheur?

BRULL-PHA-GOS.

Le plus grand de tous... Vous savez bien Zéila, cette jeune veuve dont je vous ai parlé ce matin... et qui paraissait si bien disposée... Je viens de descendre dans le caveau où elle était... disparue avec les diamans.

Mme DUPRÉ.

Comment! ce n'est que cela?

BRULL-PHA-GOS.

Ce n'est que cela... mais c'est inoui, sans nous prévenir encore... nous qui y comptions... songez donc que tout est prêt pour la cérémonie, et je venais consulter ce cher Dupré, qui a quelque fois des idées... Est-il rentré?

Mme DUPRÉ.

Ah! bien oui, rentré... bien mieux que cela... il est ressorti... Où croyez-vous qu'il soit dans ce moment... à se battre, monsieur.

BRULL-PHA-GOS, *se frottant les mains en signe de satisfaction.*

Comment, à se battre!.. il serait possible.

Mme DUPRÉ, *à part.*

Ah! mon dieu, qu'est-ce que j'ai dit là. (*haut.*) Non, monsieur, non... c'est une simple explication. (*On entend un coup de pistolet*) un raccommodement.. une explication.. avec un ami... et vous, qui devez le connaître... vous devinez que dans un moment... cela finit par un déjeûner... Tenez, c'est lui qui revient... (*Apercevant Surville*) C'est l'autre.. ah! mon dieu... mes genoux fléchissent.

SCÈNE XII.

Les Précédens, SURVILLE.

SURVILLE, *à part.*

Allons, faisons ce que Dupré m'a dit, puisqu'il a ses raisons.

Mme DUPRÉ.

Eh bien, monsieur, parlerez-vous? Qu'avez-vous à m'annoncer?

SURVILLE.

Madame.... mon silence et mon trouble vous en disent assez .. Vous êtes témoin que c'est lui qui m'a provoqué ; mais l'événement n'en est pas moins affreux. .. ce pauvre Dupré...

BRULL-PHA-GOS.

Il est défunt?

SURVILLE.

C'est vous qui l'avez dit.

Mme DUPRÉ.

Dieux!..je suis veuve.

BRULL-PHA-GOS, *tirant son calepin et écrivant.*

Ce que c'est que de nous.. comme les accidens arrivent.

SURVILLE.

On vient déjà de renvoyer les acheteurs qui étaient en bas dans les magasins, on a fermé les portes, les fenêtres..

BRULL-PHA-GOS.

Conformément à l'usage.

SURVILLE.

Je n'ose moi-même rester en ces lieux, et vais porter ailleurs mes regrets (*A part*) Pendant que Dupré dispose out pour notre départ, courons chez le courtier de commerce dont il m'a parlé, Ali-Brull-Pha-gos, près la grande pagode, il faudra bien que je le trouve.

Il sort.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, excepté SURVILLE.

BUULL-PHA-GOS.

Dieux! comme cela se rencontre! moi qui venais demander à Dupré quelque moyen pour sortir d'embarras.

Mme DUPRÉ, *qui, pendant tout ce temps, est restée sur sa chaise.*

On n'a jamais vu de femme plus malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je conçois combien votre douleur est légitime, ce cher Dupré était si bon.

Mme DUPRÉ.

Lui, il était brutal, colère, ah!

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais l'amour qu'il avait pour vous..

Mme DUPRÉ, *de même.*

Depuis cinq ans, il m'avait abandonnée.

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais la concorde qui, auparavant, régnait entre vous.

Mme DUPRÉ.

Nous nous disputions sans cesse... Ah! quelle perte! je suis bien malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je vous en prie, madame Dupré, calmez votre douleur, votre désespoir est si grand, que ce sera pour vous une consolation de remplir votre devoir.

Il lui présente l'agenda sur lequel il a écrit.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce que c'est?

BRULL-PHA-GOS.

Une simple formalité; il s'agit, comme veuve, d'écrire là votre nom.

Mme DUPRÉ, *essuyant ses yeux.*

Comment, voilà tout ce que vous exigez de moi?

BRULL-PHA-GOS.

Pas autre chose.

Mme DUPRÉ.

Eh bien alors!

BRULL PHA-GOS.

C'est tout uniment pour prendre date.. parceque souvent il y a foule... mais maintenant que vous êtes enregistrée, vous voilà certaine...

Mme DUPRÉ.

De quoi?

BRULL-PHA-GOS.

De ce que je vous disais ce matin... de paraître à cette auguste cérémonie qu'ont établie en ces lieux nos lois et nos usages.

Mme DUPRÉ.

Comment, monsieur, je serais obligée de mourir pour un mari qui ne sait pas vivre?

BRULL-PHA-GOS.

On ne force personne... mais dès qu'on a signé, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

Mme DUPRÉ.

Mais c'est donc une fournaise, un enfer, que ce pays-ci?

BRULL-PHA-GOS.

Vous avez au moins l'avantage de ne pas attendre, et de profiter d'une belle occasion... un bûcher magnifique.... bûcher de première classe.

Mme DUPRÉ.

Ah! mon dieu! que faire, personne n'arrivera-t-il à mon secours?

BRULL-PHA-GOS.

Walse de Rossini.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend.
Et voyez quel bonheur
D'avoir un protecteur,
Songez donc que personne
N'eut un pareil honneur;
Le tour que je vous donne
Est un tour de faveur.

SCENE XIV.

Les Précédens, ZEILA, *sortant du cabinet à droite.*

ZÉILA.

Est-ce lui... je croyais reconnaître ses pas!
Hélas! j'attends en vain, Henri ne revient pas.

BRULL-PHA-GOS.

Que vois-je! Zeïla...

Zeïla et Mme Dupré. Ensemble.

ZEÏLA.

O rencontre cruelle!

Mme DUPRE.

Que dites-vous! c'est elle.

BRULL-PHA-GOS, *à Zeila.*

Et l'on osait pourtant accuser votre zèle,
Partons, suivez mes pas...

ZEÏLA.

Que vais-je devenir?
Henri... Sans le revoir il faudra donc mourir.

BRULL-PHA-GOS.

(à part.) *(à Mme Dupré.)*
Deux pour une!.. Ce soir je compte revenir.

Ensemble.

ZEÏLA.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on nous attend,
Et je sens que mon cœur
Succombe à la douleur.
Oui, comment vivre encore
Après un tel malheur,
Le destin que j'implore
Est plus qu'une faveur.

Mme DUPRÈ.

J'échappe en cet instant
Au destin qui m'attend,
Voyez donc quel malheur
Qu'un pareil protecteur:
Pour déplacer personne
J'eus toujours trop bon cœur,
Et ne veux qu'on me donne
Aucun tour de faveur.

BRULL-PHA-GOS.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend,
Mais, selon votre gré,
Bientôt je reviendrai,
Car vous voyez la suite
De votre peu d'ardeur;
Une autre ici profite
De ce tour de faveur.

Mais, qu'ici votre cœur ne soit pas trop jaloux;
Pour vous prendre, bientôt je reviendrai chez vous.

Il sort et emmène Zéila.

SCENE XV.

Mme DUPRE, *seule.*

Pauvre femme... elle y va; et voilà comme je serai demain... ce n'est que différé... et tout cela, c'est de la faute de Dupré.

AIR *de Turenne.*

Oui, de sa part, c'est une perfidie,
Pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
Vous le voyez, la moitié de ma vie,
Va, dans ce jour, mettre l'autre au tombeau.
Perdre un époux est un coup bien funeste,
Mais, j'en conviens, dans un pareil revers,
Je plains, hélas, la moitié que je perds
Bien moins que celle qui me reste.

s'essuyant les yeux.

Mais je suis bien bonne d'être là à me désespérer et à attendre le danger... arrivera ce qu'il pourra, puisqu'il doit revenir ce soir je pars à l'instant même, quand je devrais aller au bout du monde! (*elle va pour sortir ; et , rencontrant Dupré, elle pousse un grand cri.*) Ah!

SCÈNE XVI.

DUPRE , Mme DUPRE.

DUPRÉ.

Ma femme... ma femme... qu'as-tu donc?

Mme DUPRE

Cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui; tu existes, n'est-ce pas?.. tu en es bien sûr.

DUPRÉ.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dès aujourd'hui nous quittons ce rivage,
Mais on pouvait soupçonner nos projets;
Et j'ai pris le parti fort sage
D'être défunt pour m'en aller en paix.
Ma mort n'était qu'une ruse nouvelle;
Mais, j'ai voulu, par un ordre prudent,
Qu'on te l'apprît, afin que la nouvelle
Se répandit plus promptement.

Mme DUPRÉ.

Si tu savais l'effet que cela a produit sur moi.. la joie, la crainte...

DUPRÉ.

Mais effectivement... sa physionomie est toute renversée. Je n'aurais jamais cru que ma femme m'aimât à ce point là.

Mme DUPRÉ, *le retenant par la main.*

Reste là.. ne t'éloigne pas.. que je te regarde encore.. Dieux! qui m'aurait jamais dit que la vue de mon mari me ferait tant de plaisir.

DUPRÉ.

Ma femme! ma chère Angélique... ai-je été injuste à ton égard... être adoré à ce point-là et sans s'en douter...

Mme DUPRÉ.

Quand j'ai cru t'avoir perdu...si tu savais quel a été mon désespoir...j'ai manqué ne pas te survivre.

DUPRÉ

On n'a pas d'idée d'un dévouement comme celui-là.... va... je reconnaîtrai cet excès de tendresse... Toutes nos affaires sont en ordre... tout est disposé... nous n'attendons plus que M. de Surville et notre jeune veuve... Où est elle donc?

Mme DUPRÉ.

Qui? Zéila? Ah! mon dieu, elle était là tout-à-l'heure, lorsqu'il est venu un courtier qui voulait te parler, un nommé Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ.

Oh ciel! eh bien?

Mme DUPRÉ.

Eh bien... Zéila a voulu partir avec lui, et il l'a emmenée.

DUPRÉ

Et tu l'as laissé faire... tu les as laissé partir... malheureuse! c'est fait de nous, de notre fortune... Que dire maintenant à M. de Surville... Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Mme DUPRÉ, *tombant dans un fauteuil.*

Dieux! impossible qu'aujourd'hui j'en réchappe.

DUPRÉ, *regardant par la fenêtre.*

De cette fenêtre, qui donne sur la grande place, on aperçoit déjà tout le peuple rassemblé... et ce grand bûcher qui s'élève au centre... les feux sont allumés.. mais personne encore n'y paraît... (*regardant par la porte*) Eh! mais.. je ne me trompe pas... quel bonheur!.. M. de Surville et Zéila qui viennent de ce côté... Brull-Pha-Gos les accompagne... n'oublions pas que pour lui je suis mort.... ma femme, reste-là; je reviens dans l'instant.

Mme DUPRÉ.

Comment, mon ami, tu t'en vas?

DUPRÉ.

Je te dis que je suis là.

Mme DUPRÉ.

N'importe... ce n'est pas la même chose.. j'ai besoin de ta présence.

Dupré entre dans le cabinet, madame Dupré reste dans le fond

SCÈNE XVII.

Mme DUPRE, SURVILLE, BRULL-PHA-GOS. ZEILA.

BRULL-PHA-GOS.

Venez donc vîte... au moins ici on peut parler en sûreté.

SURVILLE.

Zéila, quelle a été ma surprise en vous voyant traverser les jardins de la pagode où depuis une demi-heure j'attendais monsieur.

BRULL-PHA-GOS.

Mais il n'est pas question de cela, parlons de nos affaires, entendons-nous. Nous avons dit quarante mille piastres....

SURVILLE.

Les voici dans ce portefeuille en bons sur la compagnie des Indes.

BRULL-PHA-GOS.

Cela suffit : et comme un honnête homme n'a que sa parole, je me charge de tout. Le nom de Zéila sera à jamais en honneur dans le pays chacun porte aux nues cette nouvelle Arthémise. Ainsi, Madame peut se regarder comme authentiquement brûlée.

Mme DUPRÉ, *à part.*

Ah! le fripon... si je l'avais su.

BRULL-PHA-GOS, *à Zéila.*

Voici même le procès-verbal que j'avai rédigé d'avance et avec lequel vous pouvez attester à qui de droit...

ZÉILA.

Je n'en ferai pas usage; envoyez-le à ma famille, c'est tout ce que je demande. Mais comment espérez-vous faire?

BRULL-PHA-GOS.

Cela me regarde... j'ai ici quelqu'un de disponible et sur lequel je compte pour vous remplacer.

Mme DUPRÉ, *à part et s'avançant.*

C'est ce que nous allons voir.

BRULL-PHA-GOS.

Sans cela, vous sentez bien que je ne me serais pas avisé au moment même... ah! vous voilà, madame Dupré, je suis enchanté de vous trouver... Eh bien! ma chère amie, voilà un événement qui vous avance... vous m'avez dit que vous étiez prête... voici le moment. .

SURVILLE.

Comment! ce serait madame?

BRULL-PHA-GOS.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre, une petite femme fort gentille, fort convenable... allons, partons.

Mme DUPRÉ.

Avec grand plaisir, mon honnête monsieur; mais il n'y a qu'une petite difficulté.

BRULL-PHA-GOS.

Et quelle est-elle, s'il-vous-plaît?

Mme DUPRÉ, *ouvrant la porte.*

Tenez, la voici.

BRULL-PHA-GOS.

C'est Dupré!

SURVILLE.

Ah! mon ami, viens donc; combien je te remercie, j'ai suivi tes conseils, et tout est arrangé (*montrant Brull-Pha-Gos*) N'est-il pas vrai?

BRULL-PHA-GOS.

C'est-à-dire tout est arrangé... dans ce sens que je suis dans un furieux embarras, et que je ne sais trop comment faire.

SURVILLE.

Comment, morbleu! voudriez-vous vous dédire?

BRULL-PHA-GOS.

Du tout, du tout, vous avez ma parole... (*regardant Mme. Dupré*) Mais c'est que je comptais... . (*regardant Dupré*) Il se porte bien.

DUPRÉ.

Je vous préviens du reste que tout le peuple s'impatiente, et qu'il y a déjà quelques minutes que la cérémonie devrait être commencée.

BRULL-PHA-GOS, *à part.*

Allons, il faut sortir de là... Ce beau mannequin que j'ai en réserve pour les bonnes occasions.... il n'y a pas d'autre moyen.. Ah çà, quoi qu'il arrive, vous me promettez le secret?

SURVILLE.

Vous pouvez être tranquille, nous nous embarquons.

BRULL-PHA-GOS.

C'est encore mieux; mais ne tardez pas... Au moment où vous verrez la flamme briller, sortez alors, c'est le moment le plus favorable parce que tout le monde sera dans la grande place à jouir du spectacle.

DUPRÉ.

Nous profiterons de vos avis.

TOUS.

Adieu, M. Brull Pha-Gos.

Mme DUPRE.

Adieu, honnête courtier.

BRULL-PHA-GOS.

Adieu, mes amis, bon voyage. Allons, je n'ai pas perdu mon temps; mais voilà, je puis le dire, une journée fièrement chaude. *Il sort.*

SCENE XVIII.

Les Mêmes, excepté BRULL-PHA-GOS.

DUPRÉ, *à son épouse.*

Ma chère femme, après toutes les marques d'amour que tu m'as données...

Mme DUPRÉ.

Ne parlons pas de cela ici, en France ce sera autre chose.

FINAL.

SURVILLE.

AIR *du ballet de l'Enfant prodigue.*

Guidés par l'espérance
Embarquons-nous promptement,
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Guidés par l'espérance, etc.

Ils regardent par la fenêtre du fond.

SURVILLE.

Près du bucher comme on s'empresse,
J'entends leurs accens d'allégresse ;
Le peuple répète déjà :
« Honneur, honneur à Zeïla »

CHOEUR, *en dehors, accompagné d'instrumens militaires.*

« Honneur, honneur à Zeïla. »

SURVILLE.

Et nous, pendant ce temps là.

CHOEUR.

(A demi-voix.)

Guidés par l'espérance
Embarquons-nous promptement;
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

ZEÏLA, *au Public.*

Echappée à l'incendie,
Ah! daignez, en ce moment,
M'assurer, je vous en prie,
Contre un malheur bien plus grand.
Et je dirai gaîment :

Reprise.

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement :
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

FIN.